

Η Ο ΨΙΝ ΑΧΕΝΟΥΩ Ο Π Τ Ν Ο Ι Ν ΕΥ Β Α  
Η Χ Ο Ο Σ Δ Ε Χ Ε Π Ε Τ Ν Λ Ψ Ψ Π Ε Γ Ν Τ Η  
Γ Ε Χ Ο Ν Κ Ο Υ Ε Ι Υ Ν Α Σ Ο Υ Ψ Ν Τ Η Ν Τ Ε

# CAHIERS

ΔΥΩΥ Μ Α Σ Ε Δ Ι Ο Γ Α Ν Η Σ Π Ε Χ Ε Ι  
Ε Μ Ν Θ Ο Ψ Ν Τ Ε Ο Π Ο Ψ Ν Ε Τ Ε Λ Ο Δ Α Σ Τ Ο  
ΔΥΝ Ψ Χ Ψ Α Κ Μ Π Τ Ε Σ Ν Τ Ε Δ Υ Ψ Μ Ν

# METANOIA

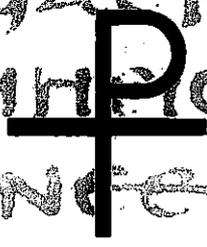
Μ Ν Τ Ε Ρ Ο Π Τ Ε Λ Ψ Ν Τ Ε Χ Ο Ρ Ε Ι Σ Ο Ν Α  
Ι Μ Α Ρ Τ Α Λ Μ Π Ο Υ Α Δ Α Ψ Π Ε Χ Ο Υ Δ Υ Μ

Υ Β Ρ Ι Ζ Ε Μ Ν Ο Υ Μ Α Ρ Ε Ρ Ο Μ Ε Σ Ε Ρ Π Α  
Ω Ν Τ Ε Υ Ν Ο Υ Ν Ψ Ε Π Τ Ι Θ Υ Μ Ε Δ Ο Ψ Η

Ρ Ρ Ε Δ Υ Ψ Μ Α Υ Ν Ο Υ Ψ Ή Ρ Π Ψ Β Β Ρ Ρ Ε Δ  
Ο Ν Α Σ Χ Ε Κ Α Δ Σ Ν Ν Ο Υ Π Ψ Γ Δ Υ Ψ Μ Α

Ψ Ή Ρ Π Τ Ψ Α Σ Ε Δ Σ Κ Ο Σ Β Β Ρ Ρ Ε Ψ Ψ Ι Ν Δ Ψ  
Ψ Τ Ε Κ Α Ψ Μ Α Υ Χ Ψ Ψ Τ Ο Ε Ι Σ Ν Δ Σ Δ Ψ Τ Ψ

Ψ Δ Ε Ι Ε Π Ε Ι Ο Υ Ν Ο Υ Π Ψ Ψ Γ Ν Ψ Ψ Ψ Π Ε  
Ψ Χ Ε Ι Σ Χ Ε Ε Ρ Ψ Δ Σ Ν Α Υ Ρ Ε Ρ Η Ν Η Μ Ν



Υ Ε Ρ Η Ψ Γ Μ Π Ψ Η Ρ Ο Υ Ψ Γ Ψ Ε Ν Δ Χ Ο Ο  
Τ Τ Α Υ Χ Ε Π Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Δ Υ Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ

Ψ Ε Π Ε Χ Ε Ι Σ Χ Ε Ε Γ Ε Ν Μ Ι Κ Α Ρ Ι Ο Σ Ν Ε Ν  
Ψ Ν Δ Χ Ο Σ Δ Υ Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ

Δ Τ Μ Ν Τ Ε Ρ Ο Χ Ε Ν Τ Ψ Ψ Τ Η Ψ Ν Ε Β Ο Λ

# 30

1982

revue trimestrielle

## CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration  
Marsanne, 26740 Montélimar  
Tél. (75) 90.30.44 Marsann

Association déclarée, loi de 1901  
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :  
Emile GILLABERT

Imprimé en France 06-82

Imprimerie du Crestois  
26400 Crest  
Dépôt légal n° 06 / 82

# CAHIERS METANOIA

## SOMMAIRE

### EDITORIAL

*GNOSE OU MESSIANISME*

p. 3

### COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS

*LOGION 40*

p. 7

### RECHERCHES

*VOIES DE GNOSE - CONSENTEMENT*

p. 13

*LA REVOLTE GNOSTIQUE*

p. 14

*DEUX MILLE ANS ET PLUS*

p. 22

### BIBLIOGRAPHIE

*SRI NISARGADATTA MAHARAJ — JE SUIS*

p. 27

*KENNETH WHITE — LA FIGURE DU DEHORS*

p. 30

*WALTHER BELLOTTO — SARMENTS*

p. 32

*ORIA — L'EVANGILE DE LA COLOMBE*

p. 34

### DISCOGRAPHIE

p. 37

### POESIE

p. 41

#### Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975 .....	120,00 F.
— Cahiers 1976 .....	120,00 F.
— Cahiers 1977 .....	120,00 F.
— Cahiers 1978 .....	120,00 F.
— Cahiers 1979 .....	120,00 F.
— Cahiers 1980 .....	120,00 F.
— Cahiers 1981 .....	120,00 F.

#### Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, à titre de specimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

# ÉDITORIAL

## GNOSE OU MESSIANISME

*Si la valeur d'une doctrine devait se mesurer à son dynamisme et à sa force d'expansion, on pourrait dire que le messianisme a montré sa suprématie en Occident d'abord et, petit à petit, dans les pays qui ont subi l'influence de la culture et de la technologie occidentales.*

*En effet, hâtons nous de le préciser, le mot messianisme n'a pas seulement un contenu religieux; il embrasse les idéologies qui promettent un avenir meilleur sans pour cela qu'elles situent nécessairement le bonheur qu'elles annoncent dans un au-delà spatio-temporel; c'est le cas notamment du marxisme qui œuvre collectivement pour l'avènement ici-bas d'une société où s'instaurera la justice sociale.*

*La caractéristique des croyances messianiques réside donc dans la promesse de réalisations collectives futures. Elles sont issues de la foi en la venue du messie d'Israël annoncé par les prophètes, messie devant, à l'origine, assurer le triomphe du peuple juif sur les nations.*

*Les Juifs ne virent pas en Jésus le messie promis et l'attendent toujours, alors que l'idée géniale de St Paul fut de faire assumer par le Christ le rôle de messie, de rédempteur, de sauveur, non seulement du peuple juif, mais de l'ensemble des nations. Ainsi, St Paul greffait le christianisme sur le judaïsme pour une aventure unique et universelle. Le rôle historique du Christ prenait du même coup une valeur incommensurable. Par sa crucifixion et sa résurrection, il assurait la rédemption du genre humain, celle-ci devant être parachevée lors de son retour glorieux à la fin des temps pour juger les vivants et les morts. Cette forme de salut au terme d'une aventure spatio-temporelle*

valorise singulièrement l'histoire. En l'orientant vers un salut final, le messie devient l'artisan de l'histoire et lui imprime un cours irréversible. Religieuse au début, l'aventure spatio-temporelle du salut, propre au judéo-christianisme, embrasse aujourd'hui l'ensemble des structures du monde moderne.

Notre société est toute imprégnée de ce devenir historique à tel point que nous avons beaucoup de mal à concevoir des sociétés d'un autre type qui seraient restées à l'abri de l'emprise omniprésente du futur. Celle-ci façonne les individus comme les collectivités. Il ne faut pas s'étonner dès lors que l'homme moderne, propulsé vers le devenir, soit inapte à la compréhension métaphysique.

Le système de salut dans le devenir, s'il a révélé sa force dans le passé, ne laisse pas d'inspirer des craintes pour l'avenir. L'homme moderne, dans son ambition de dominer la nature, a mis en branle des forces qu'il ne peut plus maîtriser. Les menaces qu'il fait peser sur la planète provoquent une angoisse croissante. On commence à parler des malheurs de l'histoire et à prendre ses distances avec un système qu'il nous faut bien qualifier de rupture avec le Réel. On regarde vers d'autres horizons et l'on se rend compte que toutes les autres traditions, en dehors de la tradition judéo-chrétienne, sont restées à l'abri du messianisme. Le caractère unique de celui-ci apparaît peu à peu dans son aspect monolithique, voire paranoïaque, et l'on vient à se demander comment un rêve aussi délirant a bien pu s'emparer d'un peuple, se développer, se ramifier, se diversifier et envahir toute la planète.

Pressentir, puis mesurer le danger, suppose déjà un début de désolidarisation avec le phénomène; je le vois à distance, je le tiens à distance, je le remets en question, je l'analyse, j'en établis le diagnostic. J'entreprends ce travail en m'impliquant dans le processus de remise en cause. L'enjeu est trop important pour que je me contente d'être un spectateur critique.

Ce Royaume de la fin des temps que le Christ doit instaurer en revenant juger les vivants et les morts, j'ai lu, étant encore enfant, qu'il était au dedans de nous; je suis donc Roi du Royaume ! Quelle singulière dignité ! Les enfants ne se doutent de rien . . . Puis tout a été recouvert sous les sédiments d'une doctrine qui présentait le Royaume comme un rêve futur. Les projections allèrent bon train. C'est consolant de penser aux

*lendemains meilleurs, surtout quand le quotidien est lourd à porter. Cependant, on ne peut continuer à rêver sans éprouver l'inconsistance du rêve lorsqu'arrivent les désillusions.*

*Un jour, l'Orient, resté à l'abri du rêve messianique, se révéla dans ses grands textes: ceux-ci mettaient l'accent sur le présent libérateur, et sur la possibilité offerte à l'homme d'accéder au divin. L'enfance abandonnée était retrouvée avec sa dignité. C'est peu dire que ce fut une révolution. Mais la découverte de l'Evangile selon Thomas qui suivit fut l'irruption du feu auquel se livre le papillon . . . «Celui qui est près de moi est près de la flamme et celui qui est loin de moi est loin du Royaume» (log. 82). L'intériorité du Royaume et son omniprésence sont affirmées au départ: «Le Royaume est le dedans de vous et il est le dehors de vous». Et cette réalité, qu'on veut toujours reporter, est annoncée comme étant déjà là: «Ce que vous attendez est venu, mais vous, vous ne le connaissez pas» (log. 51), et cette nouvelle capitale est réitérée: «Le Royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas» (log. 113). Mais à celui qui est déterminé à «voir», tout devient possible: «Celui qui boit à ma bouche sera comme moi; moi aussi, je serai lui, et ce qui est caché lui sera révélé» (log. 108). Il s'engage dans un processus d'éveil au cours duquel le messianisme apparaît comme une manœuvre dilatoire du mental, la manœuvre par excellence qu'il imagine pour se perpétuer.*

*Que le rêve messianique est pauvre à côté de la Réalité ici et maintenant! Il n'est autre finalement que la projection dans le devenir des aspirations du mental, de celui que les évangiles canoniques appellent le Prince de ce monde. Il est au monde et il est du monde. Mais ce monde où il se déploie est en réalité celui qu'il se fabrique et qu'il perpétue par le devenir, c'est-à-dire un monde d'illusions. La malversation a été complète: c'est «le cep qui a été planté à l'extérieur du Père et comme il n'est pas fort, il sera extirpé avec sa racine».*

*Le gnostique en revanche, s'il est au monde, n'est pas du monde. Pour lui, le monde au sens où l'entend le mental n'a aucune réalité: c'est un cadavre (log. 56). D'où l'importance de connaître le monde (log. 56 et 80), ou, ce qui revient au même, de se trouver soi-même (log. 111). Le monde n'est pas digne de celui qui est parvenu à cette connaissance. Jésus y revient à trois reprises comme pour souligner une chose absolument es-*

sentielle et déterminante. C'est toute la différence entre les vivants et ceux qui sont morts (log. 11), entre ceux qui poursuivent un Royaume intérieur et ceux qui l'attendent dans une réalisation messianique, entre le gros et bon poisson et les petits poissons (log. 88); entre celui qui se tient dans le commencement et celui qui s'interroge sur la fin (log. 18), entre celui qui est lumineux et celui qui est dans les ténèbres (log. 24), entre celui qui a rejeté son vin et celui qui est ivre (log. 28), entre le bon grain et l'ivraie (log. 57), entre celui qui est désert (rempli de lumière) et celui qui est partagé (rempli de ténèbres) (log. 61), entre les monakhos et ceux qui se tiennent près de la porte (log. 75).

Ces exemples pris parmi d'autres font ressortir avec force d'un côté le monde de la Lumière dans le présent libérateur et de l'autre le monde des ténèbres dans sa projection futuriste. Aucune commune mesure entre les deux, pas plus qu'entre la Vérité et l'illusion. Et dire qu'on a fait jouer à Jésus le rôle dévolu au mental en inscrivant dans une perspective de rêve ses paroles qui nous rendaient les clefs de la gnose ! Malversation, inconsciente sans doute, mais la force de destruction qu'elle a engendrée a pris aujourd'hui le caractère angoissant qu'on ne manque pas de relever sans en chercher réellement les causes.

Le psychisme de l'homme moderne est trop déterminé par un passé obérant pour constater que la voie gnostique est sa chance de salut. L'Occident a détourné l'enseignement du Maître parmi les Maîtres au profit d'un rêve monstrueux, et aujourd'hui, comme au temps des disciples dominés par le mental, Jésus dit :

Il y aura des jours  
où vous me chercherez  
et ne me trouverez pas.

(log. 38)

Qui a encore la possibilité du choix entre la Gnose ou le Messianisme ? Ce n'est pas en colorant de messianisme la gnose éternelle qu'on obtiendra la vue juste.

Il n'est pas possible  
qu'un homme monte deux chevaux.

(log. 47)

# COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 40

JESUS A DIT :

UN CEP DE VIGNE A ETE PLANTE EN DEHORS DU PERE

ET, COMME IL N'EST PAS FORT,

IL SERA EXTIRPE AVEC SA RACINE,

ET IL PERIRA.



L'homme avisé n'a aucun mal à se détourner de ce cep de vigne, voué de toutes façons à la disparition.

Mais pour moi, enfoncée profondément dans l'ancien rêve, qui ai besoin de secousses brutales, et d'un travail harassant pour distinguer l'erreur, pour moi qui souvent suis tentée de penser le contraire, il est bon de savoir que le cep n'est pas fort et qu'il finira par périr.

Bienheureux Royaume du Père, dont rien n'est à ôter.

M.-F. Henry



A partir du moment où l'individu se considère comme une entité séparée, il est dans le dualisme, il se croit distinct de son Principe : en bref, il est «planté à l'extérieur du Père». Cette vue dualiste n'est pas conforme à la réalité. Elle est démentie par la science moderne; cependant les grands enseignements n'ont pas attendu les découvertes de la microphysique pour nous ouvrir à notre identité véritable, autrement dit, pour nous amener à répondre à la question: qui suis-je ? Nous pourrions à nouveau citer les grands textes qui disent ce que nous ne sommes pas: je ne suis pas ce corps, je ne suis pas ce mental, ou qui affirment ce que nous sommes: je suis la suprême Réalité. La croyance en ce *corps* et en ce *mental* est à l'origine de tous nos errements.

«Autre que Lui n'est pas» ou «Je suis Lui» ou encore «le Père et moi sommes un» expriment au fond la même vérité. Ce qui est une évidence d'une confondante simplicité pour l'homme réalisé est aux yeux de l'homme ordinaire le pire des blasphèmes, l'infamie la plus révoltante, d'où l'incompréhension du monde envers le pneumatique, d'où aussi la prudence dont celui-ci doit faire preuve envers le profane.

Le logion parlant du cep nous dit: «Comme il n'est pas fort, il sera extirpé avec sa racine, et il périra». Or le mental des humains, c'est-à-dire l'ensemble de leurs opinions ou de leurs illusions, - ce qui revient au même - forme une masse colossale qui embrasse non seulement les productions des psychismes des hommes vivants mais aussi celles des morts qui ne sont pas libérés et poursuivent dans les cieux intermédiaires sous une forme plus ou moins subtile leurs rêves d'un devenir meilleur. A l'échelle de la pensée, ces forces sont incommensurables, elles dépassent tout ce que l'imagination peut concevoir. Cependant, au regard de l'Absolu, c'est comme une bulle qui gonfle et se résorbe. L'énergie cosmique, puisant à la source, engendre les mondes et les détruit sans aucune déperdition de force.

Ainsi ce qui dépasse l'imagination n'est qu'un jeu gratuit pour le Principe de la manifestation. Le cep de vigne, s'il peut paraître fort aux yeux du mental, est dans l'économie générale, d'une faiblesse insigne, et, comme tout sort et tout revient constamment au départ, il est dans la ronde des naissances et des morts incessantes. Le psychisme donc, qu'il soit personnel ou collectif, est du monde de maya.

Jésus ne nous donne pas un enseignement au rabais sous prétexte que les hommes ne «voient» pas. «Que celui qui peut comprendre comprenne», ajoute-t-il souvent à la fin de ses dits. Cependant, s'il ne se fait pas d'illusion sur le nombre de ceux qui peuvent parvenir à la connaissance - «Je vous choisirai un entre mille et deux entre dix mille», - Jésus ne désespère pas de l'espèce. Il est même fondamentalement optimiste, souverainement confiant: «Ce que vous attendez est venu, mais vous, vous ne le connaissez pas». Il ne s'agit pas maintenant de biaiser. Le salut est arrivé. Depuis toujours, il est accompli. Le mental de l'homme, le cep de vigne, est ainsi fait qu'il imagine, pour se perpétuer, un salut à venir, et les religions sont au service du mental, donc de l'illusion. Jésus ne peut pas pactiser avec l'illusion, d'où la vigueur de ses propos lorsque le mental formule des questions. En réalité, dans l'Évangile selon Thomas, la question est toujours sous-jacente lorsqu'elle n'est pas formulée. Et la réponse «Jésus a dit», présuppose toujours la question de l'entourage. En présence de ses interlocuteurs, Jésus n'enseigne pas à la façon d'un doctrinaire, comme St Paul par exemple. Il n'évangélise pas. Il ne ressent nullement le besoin d'en-

seigner et il n'est animé d'aucun prosélytisme. Comment comprendre un tel comportement lorsqu'on charrie depuis des millénaires des montagnes et des montagnes de bonnes intentions spirituelles ?

Jésus ne se comporte pas en homme ordinaire, c'est le moins qu'on puisse dire, et de ce fait, il suscite l'interrogation, provoque la demande et crée le climat où l'initiation peut avoir lieu si tant est que celui qui interroge est apte à être initié.

Mais ne manquera-t-on pas de dire: quel va être le sort du très grand nombre ? Le logion à ce sujet est clair: ce qui est illusoire doit périr et si je m'identifie à mon ego je péris: «Ceux qui sont morts ne vivent pas». En revanche, mon être véritable est éternel: «Les vivants ne mourront pas». En ramenant tout à lui, (log. 77) Jésus ne laisse rien ni personne à la traîne. Tout être pleinement réalisé fait de même. Il abolit l'illusion, ou ce que Eckhart appelle la différence, tout en précisant que les créatures sont pur néant. La métaphysique ne contredit pas la logique. Encore faut-il fonder le raisonnement sur des bases solides.

E. Gillabert



Les logia de l'*Évangile selon Thomas* nous proposent de lumineuses vérités sous une forme qui ne nous dispense pas de l'effort préalable exigé du chercheur:

«Que celui qui cherche ne cesse de chercher  
jusqu'à ce qu'il trouve  
et quand il aura trouvé  
il sera bouleversé  
il sera émerveillé  
et il règnera sur le Tout ...

Dans sa simplicité apparente, le style de l'*Évangile* utilise les images familières aux Méditerranéens; notamment les symboles de la vigne et du vin qui, de ci de là, illustrent les logia.

Au delà de ces mots et de ces images, comme dans tous les grands textes sacrés, le paradoxe, cependant, nous provoque et stimule notre quête. Ceux qui cultivent la vigne et qui vivent parmi ces vigoureux arbres nains que sont les ceps savent mesurer la puissance de leur enracinement et n'ignorent pas que, des années durant, la vigne arrachée prodigue insolemment ses sauvages résurgences. L'arrachement du cep est-il donc si facile se demandera le chercheur déconcerté ?

Une autre surprise l'attend. Ce cep est planté «en dehors du Père». Mais ne savons-nous pas que *rien* ne peut être en dehors du Père. «Autre que Lui n'est pas» dit le texte soufi et le Jésus gnostique nous affirme dans son langage :

«Je suis le Tout

Le Tout est sorti de moi ...»

Comment ce cep indésirable peut-il se trouver en dehors de l'Unité ? La traduction littérale nous éclaire sur le sens profond du logion: le cep, dit le texte copte, a été planté «au côté extérieur au Père» autrement dit, cette fois selon la métaphysique guénonienne, loin du Soi, dans cette zone périphérique confuse où s'ébat notre mental dévoyé ... En réalité, rien ne peut être en dehors du Principe et la multiplicité existentielle n'est que le perpétuel jaillissement du non-manifesté. Loin du Centre, le délire mental atteint à chaque instant cette périphérie où la gnose chrétienne voit les «ténèbres extérieures».

Mais qui sont donc les bienheureux qui sont «près de la flamme» et donc «près du Royaume» comme le dit le logion 82, sinon ceux qui ont enfin abdiqué le pesant conditionnement d'un mental «séparé». Libérés de leurs prétentions illusoire, ceux-là voient le monde «extérieur» avec la vision juste, «en esprit en en vérité» dira l'Évangile de Jean.

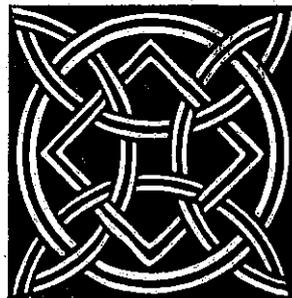
«Le Tout est sorti de moi», dit le logion 77, mais il ajoute: «Le Tout est parvenu à moi» traçant ainsi, pour les chercheurs moins avancés un itinéraire à contre-courant, un cheminement apparent qui ramène à leur centre les égarés.

On ne nous dit pas *qui* se chargera d'arracher les ceps plantés dans nos illusoire ivresses de pouvoir ou d'avoir... Mais nous savons bien que personne, pas même le Maître, ne peut le faire pour nous. C'est notre vigilance inlassable qui doit à chaque

instant de notre vie quotidienne, nous ramener à notre Réalité intérieure.

L'angoisse existentielle qu'éprouvent beaucoup d'entre nous est celle de la séparation. Angoisse *créatrice* si nous en saisissons le sens profond... Angoisse suicidaire pour ceux qui sont attirés par les di-vertissements pascaliens. C'est l'angoisse créatrice qui nous rendra accessible cet «émerveillement» promis par le Maître et qui n'est certes pas l'euphorie des paradis faciles mais la re-connaissance lumineuse du Principe — notre unique raison de vivre.

Paule Salvan



# RECHERCHES

## VOIES DE GNOSE - CONSENTEMENT

La gnose, en tant qu'expérience libératrice pratiquée dans le champ infini et multiforme de la philosophie éternelle, illustre une valeur véritablement inconnue des mentalités modernes: le consentement. Pour ne pas procéder comme les prétendus «philosophes» professionnels, évitons l'apologie d'une vertu qui serait à classer parmi d'autres... Si la lucidité réalise totalement, dans l'exercice du connaître, l'esprit de vérité, le consentement jaillit de l'élan dynamique de compréhension et de participation à l'égard de tout ce qui est. La mentalité dualiste croira y reconnaître une forme de fatalisme, qui est bien évidemment une conduite idéologique, ou reposant sur des croyances, alors que le consentement contredit plutôt l'aveuglement et la résignation qui sont autant de manifestations d'égoïsme raisonné.

La Connaissance est la constante révélation de la mesure des valeurs ; la découverte qu'il y a non pas de vraies ou fausses valeurs qui s'opposent mais un flux vivant où l'un et l'autre - yin et yang - s'accompagnent toujours en complémentarité et non en opposition, opérant ces échanges complexes qui scandent le rythme de la vie. Le consentement n'est donc nullement passif, encore moins soumis à l'ignorance: il peut faire de chacun de nous l'acteur intelligent de «ce qui arrive...». Il est adhésion ou fusion, volontaire, courageuse, mais avertie, à ce flux d'événements animé par la vie. Il va avec. Or le moi, frottement de conflits, foyer de désir ou peur, aversion, amour, est le suprême partageur. Le moi cultive ce qui profite à sa fiction, repousse ce qui la contrarie. Au contraire, le gnostique qui s'éprouve comme l'Univers vécu tout entier en un point de conscience, ne partage pas. Son «oui» universel est un «oui» à sa nature propre, riche de

vie et de mort, de bonheur et malheur, de mouvement et repos. Il réalise une identité secrète mais plus réelle que les constructions préfabriquées d'un personnage. Là, et à cette heure, il reconnaît le Royaume que d'autres ne savent pas voir puisqu'ils l'imaginent comme un état parfait et immuable, extra-ordinaire. A la fois conscient des mille nœuds qui trament les déterminations, et de l'ineffable liberté de Cela qui contient tout et que rien ne possède, il libère en chaque instant sa part de beauté, de saveur. Il est un choix de vie mais ne choisit rien dans la vie et ne repousse rien. Comme tel, il actualise la suprême générosité de celui qui se sent riche d'une richesse que l'exercice de la Connaissance accroît indéfiniment.

Ni fatalisme, ni révolte, le consentement témoigne de cette parenté vécue dans le Tout connu et inconnu. Les clivages appartiennent à l'ego rêvant à sa forteresse imprenable mais vide. Le gnostique, grâce à l'attitude juste, voit ses souffrances non pas atténuées en elles-mêmes mais incapables de réduire sa sérénité. Il a libéré sa condition humaine des conditions d'un choix aveuglé par la peur de l'inconnu. Il s'est rendu à lui-même: vulnérable mais indomptable puisqu'il est avec Cela qui Est. Une pierre lancée, même dans une eau calme, coulé à pic. Un liège flotte en dépit de tous les tourbillons, porté par eux... A chacun sa densité.

R. Oillet

## LA RÉVOLTE GNOSTIQUE

«Je vivais dans le monde de ténèbres depuis des myriades d'années et nul ne sut jamais que j'étais là...»

Nous nous permettons d'emprunter au beau livre de Jacques Lacarrière <sup>(1)</sup> cette citation ou plutôt ce cri d'un hymne gnostique dont l'actualité est brûlante si l'on songe au désarroi de l'adolescent ou de l'*enfant suicidaire* jeté, sans savoir pourquoi, dans un monde démentiel.

La révolte de celui qui s'achemine sans en être le plus souvent conscient vers la gnose est effectivement millénaire et l'angoisse

qui la provoque menace aujourd'hui, faute de pouvoir être comprise et transcendée, la vie de notre univers. Il est émouvant de penser que le gnostique d'antan, qu'il fût copte, syrien, grec ou juif, souffrait comme nous de cette blessure originelle et recherchait le moyen, non de fuir son angoisse, mais de la *vivre* dans une unité retrouvée.

Pour reprendre la distinction psychologique établie par certains gnostiques aux premiers siècles de l'ère chrétienne et inscrite en filigrane dans les logia de l'*Évangile selon Thomas*, l'*hylique* s'accommode volontiers de l'«ordre» apparent du monde et s'accroche, par amour de la tranquillité, aux valeurs officiellement reconnues au point de les défendre éventuellement par la violence et de camoufler sous la «bonne conscience» l'injustice fondamentale qu'il est amené à accepter.

Ce drame existentiel que l'hylique refuse, le *psychique* l'éprouve douloureusement sous diverses formes. Doué de sensibilité et donc vulnérable à l'extrême, il doit, sans se brûler les ailes, traverser l'enfer du monde, reconnu ou non comme tel. Pénible entreprise ! S'il fuit son déchirement, s'il se soumet passivement à l'ordre établi, il devient un «cas» pour le psychanalyste ou pour le psychiatre, impuissants le plus souvent à le tirer d'affaire : maladie, névrose ou folie, crises de conscience et faux problèmes le jettent dans l'impasse.

S'il refuse ce monde infernal et prétend l'abolir ou le réformer, d'autres drames l'attendent dans la mesure même où il aspire à un état supérieur de l'Être. A cet égard la révolte de 1968 que nous avons pu observer sur le vif était une aspiration inconsciemment gnostique. Elle représentait l'explosion collective d'une poudrière de refus individuels : refus d'une société de repus, de nantis, de cyniques, refus des destructions criminelles d'un invisible ordre divin... Il y avait là tous les éléments d'une apocalypse libératrice.

Le mouvement a tourné court, bien entendu, puisqu'il s'agissait seulement, du moins en apparence, d'un élan du «cœur» menacé comme tel par l'entropie qui dégrade les réactions purement émotives. Et ici encore, c'est à la gnose qu'il faut revenir. Qu'en est-il de ce «cœur» dont le christianisme fait si souvent un éloge sans nuances, ce cœur, siège selon lui de cet amour qui n'est en

fait que la coloration émotionnelle d'un «état d'âme» de l'ego ? Les textes authentiques de la gnose universelle en définissent clairement la nature : «Le cœur doit mourir et l'esprit doit vivre» affirme l'auteur taoïste du merveilleux *Secret de la Fleur d'Or*. A ce «cœur inférieur», dépendant du monde et comme tel promis à toutes les vicissitudes, le Maître chinois oppose le «cœur céleste», «en accord, dit-il, avec l'esprit originel». Qui ne veut pas reconnaître l'unité des diverses gnosés rejettera cette tradition orientale. Mais si l'on est attentif au langage du Christ gnostique, on observe que, pour lui aussi, le cœur charnel est source d'émotion, d'agitation et de désordre. C'est ainsi qu'entre autres, le logion 45 affirme que l'«abondance du cœur produit du mauvais»...

Il ne s'agit pas de tuer son âme. «Mon âme a souffert pour les fils des hommes» dit le Maître (Log. 28). Si sa *compassion* (souffrir *avec*) est analogue à celle du Bouddha, il est en mesure de comprendre et d'intégrer les joies et les souffrances des niveaux inférieurs puisqu'il est la *totalité*. C'est à dire que sa compassion est à la fois immanente et transcendante. Ni le Bouddha ni Jésus ne se laissent entraîner dans les désordres d'une sentimentalité incontrôlée, source de cette «pitié» facile et complaisante qui finit par se mettre au service des «forces noires».

Rien n'interdit certes au gnostique condamné à l'existence d'agir contre l'injustice et le crime. Même s'il n'ignore pas que le jeu cosmique s'exerce sur l'illusion du bien et du mal, il sait qu'il doit se ranger du côté de la lumière et il le fera sans haine et sans passion avec sérénité.

L'ampleur du drame subi par le «psychique» et qui devrait, au fil des jours d'épreuve, déboucher sur la lucidité et peut-être sur l'éveil échappe à l'opinion courante qui, égarée par les «étiquettes» du langage, tient à distinguer le «croyant» de l'athée. Au regard de la gnose cependant, de nos jours du moins, il ne peut y avoir entre les deux de clivage. Entre l'athée qui nie Dieu et le gnostique qui refuse de définir Dieu — le Dieu inconnu — il n'existe pas de différence fondamentale. L'angoisse existentielle dont la littérature offre tant d'exemples atteint Camus l'incroyant déchiré par l'absurdité du monde aussi bien que le chrétien Kierkegaard. Simplement le chrétien frustré est condamné à des crises particulièrement cruciales au sens propre du terme. Le problème du mal est pour Dostoïevsky<sup>(2)</sup> la source

d'une inspiration aussi sombre que prophétique. A cet égard la légende de l'Inquisiteur dont l'insolence triomphante sait pouvoir compter sur la passivité moutonnaire des foules pour anéantir l'action libératrice de Jésus nous appelle à une réflexion critique sur l'action des églises religieuses... ou politiques (3).

Mais le «psychique» sincère, celui qui a «Cela» en lui peut, ainsi que l'affirme le logion 70, être un jour sauvé par ce ferment mystérieux qu'il a «engendré». Bien des orages l'attendent, il est vrai, sur cette voie battue des vents existentiels et ses drames, s'ils ne sont pas intégrés, peuvent le conduire au suicide ou à la folie. Ce que doit comprendre celui qui choisit ce destin c'est qu'il est appelé tout d'abord à se libérer du dualisme, impasse mortelle où l'enferme son conditionnement religieux ou social. Voie difficile puisqu'elle implique une toute autre forme de révolte que celles éventuellement prescrites par les divers groupes de pression. Comme l'affirme en effet Krishnamurti, toute révolte qui est *réaction* est inefficace et promise aux contradictions paralysantes ou meurtrières dans leurs effets. C'est le cas par exemple du non-violent qui se fait violent par «la force des choses». Nous en avons autour de nous de tristes exemples. Là encore l'entropie joue le rôle dévastateur que le Christianisme attribue à Satan. Les meilleures intentions dont l'enfer est, dit-on, pavé vous font glisser dans une réalité dure et glaciale...

Et c'est précisément cette réalité reconnue et admise sinon acceptée qui détermine l'action éventuelle du révolté gnostique. Parvenu à la connaissance, le pneumatique constate les faits que lui offrent chaque jour les déchirements de Kali-Juga. Reconnaître les faits c'est la condition fondamentale de la liberté intérieure. Dans la mesure où il sait que l'univers lui offre un subtil tissage de bien et de mal, l'homme n'a d'autre solution que de changer sa propre vision du monde et, par voie de conséquence, son propre comportement. Il obéira à la loi. C'est ainsi que Jésus, selon les évangiles canoniques, stoppe la réaction agressive de Pierre et refuse d'opposer la violence à la violence autrement dit d'obéir à un mécanisme mental: c'est là effectivement une attitude à contre-courant de la «réaction» de l'ego menacé. Qu'elles soient mentionnées dans les évangiles canoniques ou recueillies dans les textes apocryphes, il est évident que toutes les réactions de Pierre trahissent le «psychique» bien

intentionné qui ne peut parvenir au niveau supérieur de l'Être. Et l'on s'étonne que les versions officielles aient conservé l'étrange commandement du Maître à son disciple fourvoyé : «Passe derrière moi, *Satan*»...

Il se trouve, et ce n'est pas par hasard, que la psychanalyse contemporaine la plus libre: la psychologie des profondeurs, apporte une contribution majeure aux intuitions de la gnose ancienne. La *Réponse à Job* qui valut à son auteur <sup>(4)</sup> selon ses propres dires «une avalanche de préjugés de malentendus et surtout de bêtises atroces», dégageait magistralement la nature de «Iaveh» dont le gnostique avisé de jadis avait dénoncé l'ambiguïté. Ce Dieu est, selon C. G. Jung, déchiré par son dualisme: «Toutes les contradictions humaines sont en lui. Il doit s'avouer à lui-même que la colère, la jalousie le consomment et qu'il lui est douloureux de le constater». Et Jung n'hésite pas à parler de la «sauvagerie divine» et de son «immoralité criminelle». Nous n'aurons garde de faire dire au grand psychologue suisse ce qu'il n'a pas dit: il ne s'agit pour lui que de son domaine propre, la psychologie, et il s'est toujours défendu d'aborder la métaphysique. Il n'en demeure pas moins que nous sommes en droit de considérer que ce Dieu dualiste est à la fois la projection et le modèle du «croyant» judéo-chrétien et que l'œuvre de Jung éclaire aujourd'hui l'abîme qui sépare deux conceptions radicalement inconciliables du divin. Ce n'est pas non plus par hasard que Jung ne pouvait se laisser enchaîner par ses scrupules de savant et qu'il a subi le rayonnement de la gnose et de ses symboles, en particulier celui de la croix de lumière qui n'est autre que la «crucifixion gnostique», union des contraires où le centre affirme «la totalité et l'aboutissement» <sup>(5)</sup> Et la plongée du savant dans cette profondeur symbolique le conduit à une réhabilitation explicite de la gnose: «La dépréciation et le mépris du gnosticisme ne sont plus de mise à l'heure qu'il est: son symbolisme manifestement psychologique pourrait aujourd'hui devenir pour beaucoup le pont conduisant à une intelligence plus vivante de la tradition chrétienne».

Quoiqu'il en soit, aux yeux du gnostique contemporain, «Iaveh» a pesé lourdement sur la tradition chrétienne et le développement du christianisme historique l'a entraîné bien loin de la gnose originelle devenue l'adversaire à abattre et contrainte de

passer à la clandestinité.

Nous ne sommes plus, il est vrai, au Moyen-âge où la révolte demeurait silencieuse, allant chez un Eckhart jusqu'à la soumission formelle. Fruit de la maturité spirituelle, la gnose unit, ainsi que l'a prescrit son maître, la prudence du serpent à la pureté de la colombe. Nombre de mystiques chrétiens, préservés des persécutions à la faveur d'une poésie ardente et inspirée, relèvent en fait de la gnose universelle. C'est le cas d'Angelus Silesius.

Au-delà du mot gnose qui, à notre époque comme jadis, demeure incompris ou ignoré, l'*esprit* de la gnose éternelle a souvent inspiré ceux qui constituent, du fait de leur liberté intérieure, un élément marginal de l'Eglise et un ferment de désordre social aux yeux des politiques.

Si le gnostique choisit d'agir c'est pourtant dans la sérénité qu'il pratique ce que l'on est en droit d'appeler «l'action juste». Et l'on ne s'étonnera pas qu'une telle action soit souvent le privilège des femmes. Longtemps traînée dans la boue par les notables chrétiens et, à leur suite, par l'opinion publique, Madame Guyon est l'exemple type, tardivement reconnu grâce à sa biographe<sup>(6)</sup>, de cette forme d'action, à long terme beaucoup plus efficace que l'on ne croit. C'est avec une douceur obstinée qu'elle tient tête au «pater»: Bossuet porte-parole des hylicopsychiques et des bien pensants de son époque. Soumission apparente et fermeté sans faille caractérisent l'œuvre de cette femme inspirée<sup>(7)</sup>. Sa docilité s'arrête exactement là où sa loi intérieure serait mise en échec. Chose curieuse, elle résiste à son puissant adversaire avec la même douceur que Marie, disciple du Jésus gnostique, opposant à Pierre la valeur absolue de sa vision du Maître (*Evangile de Marie*). Cette résistance est également le fait de toutes celles qu'aucun conformisme politique ou religieux n'a pu faire plier: Jeanne d'Arc, par exemple, répondant à la question-piège sur l'état de grâce par le recours à son Dieu... intérieur: «Si je n'y suis pas, Dieu veuille m'y mettre; si j'y suis, Dieu veuille m'y maintenir». La même assurance intraitable caractérise la païenne Antigone qui n'obéit, elle aussi, qu'à sa propre loi. Nous avons conscience d'établir ici des rapprochements discutables en intégrant de non-gnostiques dans ces révoltes salutaires mais toute forme de résistance se situant au niveau supérieur de l'Être et dominant les fausses

valeurs existentielles n'appartient-elle pas à l'esprit de la gnose, cet esprit qui devrait aujourd'hui inspirer notre action ?

Voilà pour la femme qui tend à retrouver de nos jours sa vocation transcendante. Mais qu'en est-il de l'homme ? «Quand Dieu créera-t-il l'homme adulte ?» fait dire Giraudoux à l'une de ses héroïnes. Quel homme est en effet capable d'abdiquer, au prix de son «image de marque» (comme on dit dans le jargon significatif de notre époque) ces fameuses valeurs *viriles* qui sont le plus souvent celles de l'ego ? Mais tout simplement celui qui a réalisé en lui l'union des contraires: le «solitaire» de l'*Évangile selon Thomas* tout comme l'alchimiste dont Jung et ses continuateurs ont défini l'œuvre transformante... L'homme *adulte* apparaît au seuil du Nouvel Age et la réconciliation du couple polaire correspondant aux «noces alchimiques» pointe vers l'androgynie...

Cette réalisation conduit à une simplicité qui est le signe même de l'éveillé. Le Jésus gnostique de l'*Évangile selon Thomas* laisse entendre que les «problèmes» — ces faux-problèmes dont nous souffrons tant ! — ne se posent que «lorsque l'Époux sort de la chambre nuptiale» (log 104). Et cette simplicité merveilleuse aboutit à d'étonnantes rencontres entre des êtres éloignés dans le temps et l'espace: un exemple entre autres:

— Krishnamurti : «J'ai été *fait simple*...»

— Jeanne Guyon (à Fénelon à propos d'un rêve) : «Je vous rendais toujours *plus simple et plus enfant*...»

Dans les deux cas, la *clé* de la simplicité était aux mains de la femme ... *intérieure* ou *extérieure* mais faut-il les distinguer ?

La gnose cependant demeure incomprise et, comme si sa venue au grand jour constituait une menace pour la sécurité des citoyens, tout effort pour la faire connaître se heurte à un silence méfiant. Elle fait pourtant son chemin jusque dans l'inconscient des chrétiens qui l'avaient rejetée. Dépouillée de ses mythes et de son nom, elle est aujourd'hui en mesure de resurgir et d'opérer la transformation qui s'impose. La plupart des précurseurs courageux dont nous avons évoqué le souvenir ne savaient rien d'elle mais ne craignaient pas, et c'est l'essentiel, d'aller à contre-courant. Ainsi se constitue — les signes en sont évidents — ce que certains maîtres appellent un «*maquis spirituel*» autrement dit une fraternité silencieuse qui est sur le point de sortir de la clandestinité.

Parallèlement à la transformation individuelle, un mouvement transpersonnel se propage en effet dans notre milieu planétaire et seuls les aveugles, volontaires ou non, peuvent encore l'ignorer. C'est une femme, ici encore, qui n'a pas craint de saluer cette merveilleuse aventure <sup>(8)</sup> et d'en révéler les progrès dans un livre dont le titre est révélateur. Et ces progrès sont si troublants, si chargés pour les uns de crainte et pour les autres d'espoir, qu'ils vont forcer les barrières du secret. Des «réseaux» sont constitués et l'on voit s'amorcer des entreprises significatives. Il y a sans doute du meilleur et du pire dans le foisonnement d'initiatives qui fait de la Californie un creuset analogue à l'Alexandrie de jadis, mais l'ordre à retrouver doit peut-être, qui sait ?, sortir du chaos. Dans tous les domaines, notamment en écologie, médecine naturelle, technologies «douces» et science «holistique» des créations hérétiques constituent une révolte collective et pacifique contre les structures figées et les dogmes intangibles qui ont conduit l'univers à l'impasse. Un exemple entre autres: les Jardins de Findhorn qui ont fleuri dans une région déshéritée d'Ecosse et qui ont dépassé joyeusement l'écologie pour atteindre l'expérience spirituelle <sup>(9)</sup>.

L'Ere du Verseau que l'on redoute comme autrefois l'an Mille est à la fois menace et promesse. Encore faut-il se défier des faux prophètes avides de pouvoir et des «psychiques» délirants à la recherche de phénomènes spectaculaires... On doit trouver sa voie intérieure avant de se lancer dans l'action sociale et le risque est grand. C'est, répétons-le, lorsque «l'Epoux sort de la chambre nuptiale» qu'il glisse dans le péché contre l'Esprit, autrement dit contre l'Unité. Il lui est alors conseillé de jeûner et de prier, ce qui sanctionne son échec et l'oriente vers le rite régressif. Les tentations viennent en foule lorsque la dualité s'introduit en particulier la tentation des pouvoirs. Les excès actuels des sectes — c'est trop évident — peuvent perdre les mieux «intentionnés». Ce ne sont d'ailleurs pas seulement les sectes mais les institutions les plus officielles qui cherchent à imposer leurs idéologies incohérentes ou orientées. Elles ont en particulier misé sur un insidieux chantage de la crainte et de l'espoir — dosage savant qui entretient le trouble psychique et focalise l'attention des masses sur les cérémonies religieuses, les émissions télévisées et les films catastrophe.

Le chercheur sérieux cependant sait que le pneumatique n'ac-

corde qu'une valeur très relative au temps et à l'histoire et que l'espoir et la crainte sont sans pouvoir sur celui qui a trouvé son centre et qui sait vivre *au présent*.

Les réseaux qui se constituent ne peuvent favoriser les transformations collectives que si leurs responsables ont la maturité spirituelle requise et ce privilège n'advient qu'aux «solitaires». Alors seulement, à la faveur d'un rayonnement contagieux, l'aventure du Verseau peut engendrer cette vie divine que les voyants authentiques ont pressentie.

Paule Salvan

- (1) LACARRIERE (Jacques). — Les Gnostiques Préf. de L. Durrell. — Paris, Gallimard, 1973.
- (2) EVDOKIMOV (Paul). — Dostoïevsky et le problème du Mal. — Paris, Desclée De Brouwer, 1978.
- (3) DOSTOIEVSKY. — Les Frères Karamasov. Liv. V, chapitre 5
- (4) JUNG (C.G). — Réponse à Job. Paris, Buchet Chastel, 1964
- (5) Id. — Les Racines de la conscience. — Paris, Buchet Chastel, 1971.
- (6) MALLET-JORIS (Françoise). — Jeanne Guyon. — Paris, Flammarion, 1978.
- (7) Extraits de Torrents (In Hermès. Nouv. série. I Les Voies de la Mystique.
- (8) FERGUSON (Margaret). — The Aquarian Conspiracy. Traduction française parue en 1981 chez Calmann-Levy sous le titre: Les enfants du Verseau.
- (9) Les jardins de Findhorn par la Communauté de Findhorn. Chamarande, Editions Nature et Progrès.

## DEUX MILLE ANS ... ET PLUS

Nous croyons être jeunes, d'âge moyen ou mûr, vieux ou séniles, parce que nous rapportons cet âge à la simple addition des années vécues. En fait, cette évaluation calendaire ne vaut que pour le physique, création tangible, évidemment importante, mais pas aussi essentielle que le croit le commun des mortels.

Psychologiquement, dans les couches voilées de la psyché, nous avons tous des milliers d'années et bien davantage... Dans son remarquable ouvrage: LA MUTATION SPIRITUELLE du III<sup>m</sup> millénaire,<sup>(1)</sup> Robert Linssen, qui fait constamment référence à Krishnamurti, insiste là-dessus :

«L'édifice sur lequel repose notre «moi» s'est construit depuis des centaines de millions d'années à la suite du travail lent et persévérant de processus qui dans leurs débuts sont en contra-

diction avec la liberté suprême inhérente à l'essence profonde des êtres et des choses. Dès la naissance d'un univers, il y a quelques dix milliards d'années, ces processus sont conditionnés par la dualité, le temps, l'espace, la causalité, le devenir, l'expansion, la mécanicité. L'être humain, son cerveau et son psychisme sont les aboutissements de ces processus. Ils n'en sont pas seulement l'aboutissement. Ils en sont la matérialisation et la condensation.

«La pleine connaissance de soi, suggérée par Krishnamurti, implique la découverte de l'action de ces processus mécaniques en soi. La prise de conscience de l'ampleur insoupçonnée de leur emprise est indispensable pour s'en libérer. La réalisation de cette libération psychologique et spirituelle implique un affranchissement de tout le passé, de tous les contenus de l'inconscient. Il s'agit ni plus ni moins de découvrir l'emprise considérable exercée par les mémoires du passé sur le présent».

On entrevoit ainsi pourquoi l'héritage et le poids de ce lointain passé perdu dans la nuit des temps, nous a façonnés tels que nous sommes en aboutissant au monde tel que nous le connaissons.

Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que ce monde est contradictoire, désordonné, conflictuel, cruel, épouvantable dans le présent, et sera peut-être apocalyptique dans l'avenir... Les milliers de milliards dépensés pour l'armement sur l'ensemble de la planète témoignent d'une aliénation proprement aberrante, quels que soient les régimes ! Car le vieil argument de la défense contre l'ennemi — argument aussi vieux que le monde — ne tient plus dans la perspective d'une guerre atomique, laquelle ne compterait plus vainqueurs ni vaincus, mais seulement une quantité innombrable de morts et plus encore de morts en sursis. Les différents gouvernements, moins différents qu'il n'y paraît au fond des choses, gouvernement de préférence avec les vices des gens, en les flattant, en les endormant moralement, parfois en les excitant au pire. Si l'on écoute les belles paroles prononcées à foison par les politiques, on s'aperçoit presque toujours que les faits les démentent, mais plus elles sont prometteuses et mieux on les accepte, peut-être parce qu'elles correspondent à ce besoin de compensation qui, chez l'être humain, veut qu'il pense en beauté et agisse en laideur.

Sans remonter aussi loin dans le temps que Robert Linssen,

essayons d'expliquer pourquoi depuis deux mille ans que le Christ est venu sur la terre, que les religions chrétiennes avec leurs nombreux schismes ont prétendu rapporter son message aux hommes de bonne volonté, essayons d'expliquer pourquoi si peu d'amour, de paix et de sérénité règnent-ils en l'an, sans grâce, 1982. En termes plus psychologiquement intérieurs, voici deux mille ans que la dualité abreuve le mental et vice versa, pour nous en tenir à l'ère chrétienne, la dualité, c'est-à-dire la sempiternelle opposition du blanc et du noir, du pour et du contre, du bien et du mal. D'où les conflits incessants entre les humains et les groupes humains, avec en prime cette idée d'amélioration ou de progrès pour donner bonne conscience. Mais depuis deux mille ans que le monde progresse, ou du moins qu'on le dit, il n'a guère avancé dans les mentalités si l'on en juge par le spectacle angoissant qu'il donne de lui-même. Il se complique au contraire par le développement sans frein du progrès technique, lequel, s'il soulage quelque peine et apporte un confort soporifique, annonce des lendemains qu'il vaut mieux ne pas prédire... Le feu du ciel n'aurait jamais dû descendre sur la terre, mais par la folie des hommes qui le tiennent à leur disposition, qu'en adviendra-t-il ?

Certes, le bilan du progrès matériel ou des religions organisées, chrétiennes ou autres, n'est pas entièrement négatif, ou plutôt, à propos de celles-ci, ce bilan crédite les individus qui ont la foi et en vivent, alors que globalement pour l'humanité, *l'échec de toutes les religions sans exception s'avère complet*. Si une seule d'entre elles, minoritaire ou non, avait tant soit peu changé cette humanité, cette dernière ne sourirait-elle pas davantage, ne respirerait-elle pas mieux ? Que dire des multiples sectes à releguer dans la partie la plus basse de la dualité ?

La pratique d'un culte, l'observance d'un dogme et surtout la prière apportent un réconfort temporaire, favorisent un endormissement du mental et donc des tourments de l'âme, une sorte d'euphorie ou d'anesthésie à la manière de l'aspirine ou du penthotal. Dans ce sens, la prière vaut mieux que la drogue ou la perversion, de même que les anesthésiques valent mieux que les interventions chirurgicales à vif d'autrefois. Mais en profondeur, au tréfonds de soi, cela ne résout rien, cela ne fait pas changer la personne humaine, cela ne la déconditionne pas, ne la rajeunit pas. *Elle a toujours deux mille ans et plus...* Le mental et le

sentimental trônent à l'envi dans un sens ou dans l'autre, c'est-à-dire en bien ou en mal selon la terminologie duelle. Même dans le bon sens, le sentiment peut conduire à des extrémités combien regrettables, destructrices !

Alors, posons-nous cette question: si depuis deux mille ans le message du Christ avait été *déformé, transformé* au point que tout le monde ou presque se soit trouvé *mal informé*, au point que la grande tradition gréco-judéo-chrétienne ait infusé dans les cerveaux et dans les cœurs, dans le mental de chacun, par l'exemple et l'atavisme, des contre-vérités plus pernicieuses que n'importe quel paganisme, et d'ailleurs dans la droite ligne des conditionnements de la vie primitive ? Si l'état de tension au bord du gouffre qui caractérise le monde actuel résultait de ces contre-vérités dégradantes ? Et cela en dépit de toutes les variantes de la religion chrétienne d'origine, de toutes les philosophies, de toutes les théologies, de toutes les idéologies, ou plutôt à cause d'elles ? Car elles sont nées de manière complexe, fatalement issues du point de départ, puisque le moi, ayant été conforté dans ses erreurs grossières par un faux message, ne pouvait que produire les mille échafaudages provisoires de l'édifice humain bâti sur le sable mouvant des fausses valeurs.

Ne serions-nous pas plus près de la vérité en interprétant ainsi les choses de façon non orthodoxe, non conventionnelle, de façon révolutionnaire au sens dynamique et naturel du mot ?

Toutes les religions — ou le meilleur de leurs doctrines — ont prôné la pureté, la sainteté, mais *la Vérité, qu'en ont-elles fait?* Et si cette Vérité était virtuellement contenue dans le seul Evangile inaliénable dans quelque canon que ce soit: celui de Thomas découvert en 1945 en Haute-Egypte ?

Qualifier cet Evangile d'apocryphe n'empêche pas qu'il propose une parole du Christ infiniment plus proche des grandes voix autres que la sienne, un message qui rejoint l'essentiel des enseignements de la pensée orientale <sup>(2)</sup> par exemple. N'y aurait-il pas un Orient de l'esprit, nous sous-entendons: de l'Universel ? Que le soleil se lève à l'est ne limite pas sa lumière à l'un des points cardinaux.

Tout naturellement, notre propos nous conduit vers l'une de ces grandes voix rappelées ci-dessus, et qui résonne de nos jours: celle de Krishnamurti. Ce n'est point par hasard non plus si son enseignement se rapproche beaucoup de la vraie pensée orientale, de l'Evangile selon Thomas ou de Maître Eckhart. Plus

surprenant — est-ce véritablement surprenant ? — consiste à savoir, comme l'expose le docteur Thérèse Brosse dans LA CONSCIENCE - ENERGIE <sup>(3)</sup> ou Robert Linssen,<sup>(4)</sup> qu'un tel enseignement se trouve confirmé par les données de la microphysique ou les découvertes situées à l'extrême pointe de la science moderne.

En 1927, année de la révélation du message krishnamurtien, on ne connaissait pas l'Évangile selon Thomas, et d'ailleurs Krishnamurti lui-même a toujours déclaré qu'il ne se référait à aucune tradition, aucune parole autre, aucune autorité quelle qu'elle soit.

La portée de l'enseignement qu'il dispense depuis cinquante-cinq ans à travers le monde, procède aussi d'un langage très particulier qu'il a forgé au fil des ans pour la meilleure compréhension des auditeurs. Ce langage qui propose la réalisation d'un absolu à vivre ressortit forcément au relatif, étant forcément structuré pour les auditeurs — ou les lecteurs des textes — dans le champ de leur moi. C'est pourtant un langage de feu qui fait jaillir des étincelles, un langage de choc propre à faire éclater les normes ordinaires du moi.

En conclusion, si les êtres de lumière disent tous la même chose aux nuances près, Krishnamurti, lui, dit comment faire pour que nous échappions à l'emprise psychologique du temps, des mémoires entassées pêle-mêle dans notre chaos intérieur, pour que nous sortions du champ clos de la pensée avec son verbiage de perroquet qui résonnerait, pour que nous essayions d'atteindre ici-bas et non dans un hypothétique au-delà, non dans une réincarnation sur la terre promise, le ciel de l'intelligence lucide, de l'intelligence qui aime parce qu'elle crée.

(Mars 1982) B. Delafosse

(1) Le Courrier du Livre, 1981.

(2) Voir l'ouvrage : PAROLES DE JESUS ET PENSÉE ORIENTALE, Emile Gillibert, Métanoïa, 1974.

(3) Editions Présence, 1978.

(4) Voir : MUTATION SPIRITUELLE du III<sup>ème</sup> millénaire, cité supra.

(5) B. Delafosse a terminé un important ouvrage sur l'enseignement de Krishnamurti intitulé : KRISHNAMURTI ou cinquante ans d'éveil, que Métanoïa souhaite voir éditer.

# BIBLIOGRAPHIE

SRI NISARGADATTA MAHARAJ : JE SUIS, éditions Les Deux Océans, Paris, 1982.

Les livres consacrés à la libération de l'homme, au sens gnostique du terme, sont extrêmement rares et donc précieux.

Depuis la découverte en 1945 de l'Évangile selon Thomas en Haute-Egypte et les traductions qui ont suivi, aucun événement, à mon sens, ne semble avoir eu, dans le monde de l'édition ésotérique, l'importance que revêt aujourd'hui la publication en français des entretiens de Sri Nisargadatta Maharaj sous le titre *JE SUIS*. L'édition anglaise *I am that* fut publiée à Bombay en 1973.

Sans attendre l'édition française qui vient de paraître, les *Cahiers Métanoïa* ont, dans plusieurs numéros, reproduit des entretiens avec Nisargadatta lesquels constituaient soit des extraits du texte qui paraît aujourd'hui, soit des textes plus récents recueillis par des Métanoïas qui sont allés voir le Maharaj à Bombay. Une personne de notre Association se trouvait auprès du Maître pendant les derniers moments de sa vie terrestre et a assisté aux cérémonies qui ont suivi. Le Maharaj s'est éteint le 8 septembre 1981 à l'âge de 84 ans.

Nisargadatta s'exprimait dans sa langue maternelle, le marathe. Le traducteur anglais des entretiens du présent livre est Maurice Frydman. Avant de devenir le disciple du Maharaj, il avait rencontré Ramana Maharshi et avait suivi fidèlement pendant plus de trente ans J. Krishnamurti. Le traducteur français a tenu à conserver l'anonymat.

C'est dans l'entretien qui porte le numéro 78 que Nisargadatta nous fait part des circonstances de sa libération. Traduit de l'anglais par Paul Vervisch, nous avons publié ce texte dans le Cahier n° 24. Interrogé sur les circonstances de sa libération, il répond : «Il se trouve que dans mon cas ce fut très simple et facile. Mon Gourou me dit avant de mourir : «croyez-moi, vous êtes la Suprême Réalité. Ne doutez pas de mes paroles, elles sont la vérité, agissez en conséquence». Il ne m'a pas été possible d'oublier de telles paroles, et, en ne les oubliant pas, j'ai atteint la libération». Et à la question «Mais qu'avez-vous fait exactement ?», il répondit : «Rien de spécial. J'ai vécu ma vie, ac-

complissant mon travail, m'occupant de ma famille, mais j'ai consacré chaque moment libre à me remémorer les paroles de mon Gourou».

«Vous êtes la Suprême Réalité». A son tour, le Maharaj invite chacun de nous à prendre conscience qu'il est la Suprême Réalité. Nous sommes ici dans la pure tradition du Védanta, telle que nous l'a fait connaître un autre grand Maître, Ramana Maharshi, en nous disant: «Vous êtes le Soi». Les deux maîtres insistent sur la prise de conscience du «Je suis». Ils nous disent inlassablement que nous sommes ignorants de notre identité réelle, que cette ignorance nous domine et qu'elle est comme un voile, ou des voiles, sur le Soi, ou le vrai «Je suis», lequel est béatitude. Nos efforts doivent dès lors tendre vers l'élimination de ce voile, autrement dit vers la discrimination du *Réel* et de l'irréel, l'irréel ou l'ignorance étant la croyance que le corps et le mental, ou encore ce que j'appelle la personne (de *persona* - masque) constituent une entité séparée.

Cette intuition du «Je suis», qui revient comme un leitmotiv chez Nisargadatta, est en réalité toujours présente, mais nous l'avons ensevelie sous toutes sortes de sédiments : corps, sentiments, pensées, opinions, possessions intérieures ou extérieures, etc... A cause de cet encombrement, nous nous prenons pour ce que nous ne sommes pas. Le mental est agité par le désir qui est lié au souvenir d'un plaisir et par la peur qui est liée au souvenir de la douleur. Sa nature est de vagabonder, c'est pourquoi il ne peut rien nous offrir de stable. Le Maharaj nous conseille de refuser toute pensée et de nous centrer sur «Je suis»: «Vous êtes le Soi, ici et maintenant», se plaît-il à répéter constamment.

Le gnostique est au monde sans être du monde. Jésus, qui connaît le caractère illusoire ou irréel du monde, nous déclare: «Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre; et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui». Nisargadatta, pour désigner l'homme qui possède la connaissance, ou gnose, emploie le terme de *gnani*. — Les mots *gnose* et *gnostique* ont sans doute la même racine que *gnana* et *gnani*. — Il est frappant de constater à quel point les termes *gnani* et *gnostique* ainsi que *gnana* et *gnose* ont la même connotation, à tel point que ce que dit le Maharaj du *gnani* correspond parfaitement à ce que les auteurs des traités de Nag Hammadi disaient du *gnostique*: «Le *gnani* a à sa disposition un mode de perception non senso-

rielle spontanée, qui lui permet de connaître les choses directement sans l'intermédiaire des sens. Il est au-delà du perceptible et du conceptuel, il est au-delà des catégories du temps et de l'espace, du nom et de la forme. Il n'est ni ce qui est perçu ni ce qui perçoit mais le facteur simple et universel qui rend la perception possible. La réalité est dans la conscience, mais ce n'est ni la conscience ni rien de son contenu». Jésus, le gnostique par excellence, nous décrit avec d'autres mots le même mode de connaissance :

«Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu  
et ce que l'oreille n'a pas entendu,  
et ce que la main n'a pas touché,  
et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme.»

(log. 17)

On pourrait multiplier les rapprochements, souligner l'identité de vision entre Jésus et le Maharaj. Chaque lecteur engagé dans le processus de réalisation aura le loisir de le faire et de constater à quel point «Je suis» introduit à l'Évangile selon Thomas et vice versa.

Un caractère de similitude, qui ne relève pas de la comparaison des textes, mérite d'être souligné. Aucun des deux enseignements ne fait appel à des «disciplines» extérieures: pas d'ascèse formelle, pas de technique, pas de posture, pas de rites..., seul le travail que l'homme s'impose à lui-même, sur lui-même, avec rigueur et assiduité en vue de la discrimination du Réel et de l'irréel.

Le Maître est là pour aider le disciple, qui poursuit avec détermination sa réalisation, à vaincre son ignorance. Tant que le disciple se considère comme séparé, le Maître extérieur est nécessaire. Il apparaît comme s'il avait un corps propre. Lorsque cesse la confusion, autrement dit lorsque prend fin la dualité maître - disciple, celui-ci découvre que le Maître n'est rien d'autre que le Soi. Tout enseignement véritable conduit à la liquidation de ce qu'on peut appeler le complexe œdipien à son plus haut niveau. «Celui qui boit à ma bouche sera comme moi; moi aussi, je serai lui, et ce qui est caché lui sera révélé», nous dit Jésus (log. 108). Maître Eckhart, en nous invitant à supprimer toute différence, et même toute similitude, est également dans le droit fil de la non-dualité. Quant à Nisargadatta, il n'est pas un des cent un entretiens du livre «Je suis» qui ne mette

l'accent sur ce qui constitue notre essence même. Tout l'enseignement du Maharaj est centré sur la Suprême Réalité qui est notre identité véritable ; tout son enseignement nous invite à transcender la relation du disciple au Maître. Il y faut du courage, comme le dit Nisargadatta. Néanmoins la libération est à ce prix.

E. G

KENNETH WHITE : La Figure du Dehors, essai, éditions Grasset, 1982.

Qu'il serait prétentieux de vouloir résumer le contenu d'un essai aussi riche, et vain de tenter d'en délimiter le sens ou la portée ! Parce que c'est un livre vivant écrit par un vivant : homme à la fois poète et métaphysicien, étudiant et créateur, réflexif et voyageur. Laissons au titre son secret. Mais citons le projet initial (page 12) : « tout l'espace poétique est à réinventer ! » Pour cette réinvention, K. White se lance dans un immense voyage où l'intelligence et les jambes s'entraînent mutuellement, où la logique analytique le dispute à l'intuition prophétique. Au fil de la lecture de ces textes, qui n'ont pas été écrits en même temps mais dont la réunion s'imposait, on se familiarise avec ce « nomadisme intellectuel » orienté par la découverte d'un « monde blanc »<sup>(1)</sup> originel, indifférencié, pur, où s'impose cette vérité finale que : « Personne ne va nulle part.. » Car l'espace poétique réinventé prend les dimensions de l'Infini où toutes les volontés, libertés de créer, leurs mots et leurs images éclatent par la suprême découverte que le plein est le vide, donc l'Être, le Néant, et que tout s'écoule en un flot immobile, sans commencement ni fin.

Pour cette libération, le poète va... De l'Ecosse — lieu de la première naissance ? — à l'Extrême-Occident, à l'Extrême-Orient : de l'origine celtique, pré-latine et surtout pré-chrétienne, à la parenté bouddhique (zen en particulier) l'auteur raconte un voyage spatio-intellectuel dont les paysages se nomment PELAGE, RIMBAUD, VAN GOGH, NIETZSCHE, WHITMAN, THOREAU, POUND, DELTEIL, DAUMAL, SEGALLEN, et les

rivages et forêts d'Ecosse, d'Amérique et du Japon, tour à tour interrogés ou explorés ... Cette pérégrination passionnée, que ni craintes ni préjugés n'entravent, conduit à l'essoufflement de l'ego civilisé, puis à sa ruine ! Quand le civilisé compte ses racines, énumère ses identifications, où il puise sa nourriture littéraire, le chercheur-poète authentique poursuit son voyage plus loin, jusqu'au dévoilement des ultimes vérités qui ne sont la propriété d'aucune culture mais plutôt la vie jaillissante au plus profond des questions essentielles : qui suis-je ? et quel est mon destin ? Le voyage de K. White abolit le voyage en parvenant au Royaume où s'établir n'est pas s'arrêter, au Royaume dont les richesses ne s'amenuisent plus par le partage.

Pour nous raconter cette expérience libératrice, K. White use d'un langage dont les qualités révèlent bien le tempérament de son auteur : fidélité dans la démarche, malgré la variété des lieux et des rencontres, chaleur et vigueur de ton : ni emphase ni pédantisme à l'exposé des éléments d'une aussi vaste quête philosophique, sincérité et modestie, enthousiasme et prudence... Dans le monde poétique revitalisé de K. White, on acquiert la certitude que si les brèves paroles du haïku sont bien le témoignage du Silence où toute question se dissout par la contemplation active de l'Etre. Il est des livres où respire le souffle des espaces sans limites de la Nature et de l'Esprit.

R. Oillet

(1) Blanc se traduit White en anglais. Coïncidence? A. Watts avait choisi la couleur noire : «elle est noire» et le féminin pour exprimer l'Originel. Opposition. La métaphysique n'a pas de vocabulaire.

Signalons la réédition par les Editions des Deux-Océans, 19 rue du Val-de-Grâce, 75005 Paris, de deux ouvrages extrêmement précieux :

— HERMES (nouvelle série n° 1) Les voies de la Mystique ou l'Accès au Sans-  
Accès. Recueil publié sous la direction de Lilian Silburn.

— HERMES (nouvelle série n° 2) Le Vide, expérience spirituelle en Occident et  
en Orient ; recueil également publié sous la direction de Lilian Silburn.



WALTHER BELLOTTO. — SARMENTS — LA CAGOUILLE Editeur, Bruxelles 1981.

Walther Bellotto nous fait bénéficier une nouvelle fois de ses dons de poète en publiant son second recueil de poèmes: SARMENTS. La présentation de cette édition originale à tirage limité s'inscrit dans la pure tradition bibliographique, plus accomplie encore que celle du précédent recueil: élégance et sobriété de la couverture, beauté de la mise en page, générosité des blancs qui sont une invitation à poursuivre avec le poète une méditation silencieuse.

La fin d'un poème, justement intitulé «Sarments», condense bien le souci du poète:

Je voudrais des sarments  
dénoués de serments inutiles  
pour brûler les racines  
de nos peurs enfantines.

Entre l'enfance et le poème qui exprime l'enfance retrouvée, il y a les serments inutiles auxquels nous a obligés le monde des grandes personnes et qui sont la cause de notre «mal de vivre». D'autres expressions, qui sont comme des coups de poignard, disent cette angoisse existentielle qui est à l'origine de la quête des gnostiques d'hier et d'aujourd'hui: «la gifle du temps», «sommet du désespoir», «ombre frileuse du premier départ», «ombre sorcière», «tocsin de mon cœur arrêté», «noyade d'amertume de l'immense absence», «terreur enfantine», «l'enfant pleure son âme», «les barbelés de l'existence», etc.

Cette brève et sèche énumération témoigne de la nostalgie du poète qui veut par delà le vacarme moderne «danser l'enchantement dans un simple miroitement de lune dans les roseaux». Comme le gnostique, il est au monde sans être du monde. A la recherche du «lieu» de la vie, il interroge l'enfant qu'il fut, l'enfant qu'il ne cesse d'être au fond. Pourquoi cette interrogation propre au poète et au gnostique? Du reste, peut-on séparer le poète du gnostique? Les lignes qui suivent voudraient être une réflexion sur un univers que nous avons intérêt à retrouver avant qu'il ne soit trop tard, à moins que ce ne soit chose faite. Sachons gré à Walther Bellotto de nous aider dans cette recherche grâce au climat créé par ses poèmes, au regard qu'il pose sur les êtres et les choses, aux images pures et claires captées dans un premier jaillissement.

Les souvenirs d'enfance que nous livre la littérature sont sou-

vent de très gentils bavardages. On a le sentiment que tout ce qui est de quelque importance est passé au crible de la censure et rejeté. Quel regard les grandes personnes peuvent-elles jeter sur l'enfance ? Elles veulent que ces petits de l'homme ressemblent le plus tôt possible à l'homme et elles leur prêtent des sentiments d'adultes ne se doutant pas à quel point les enfants ont une vie personnelle dans laquelle les adultes n'entrent pas, un univers à eux, mystérieux, peuplé de rêves, de ferveurs, de frayeurs.

«On est de son enfance comme d'un pays», nous dit Saint Exupéry. Et seul le poète peut ressusciter « le vert paradis des amours enfantines ». Dans sa nostalgie, dans sa quête d'identité, il remonte spontanément à son enfance, à ses débuts dans la vie qu'il revit comme une unité retrouvée, comme une « reconnaissance » de sa nature non-duelle. Mais le temps de plénitude est bref. Il est suivi de la prise de conscience d'être séparé. L'affrontement commence avec l'angoisse de la solitude, angoisse que l'éducation cherche à apaiser ou à camoufler. Néanmoins le souvenir de la solitude, qui a été parfois vécu comme angoissant, est à l'origine de cette peur et peut continuer à peupler l'inconscient de l'adulte.

De par sa nature, l'enfant - poète est particulièrement vulnérable à la peur. Devenu adulte, il revit la peur comme une déchirure, mais, si sa nature le fait souffrir plus que l'homme ordinaire, il a sur celui-ci l'avantage de pouvoir, par l'évocation du monde de l'enfance, exorciser la peur et même faire de l'objet de sa souffrance le terreau de son inspiration. Faut-il ajouter que l'enfant qui a connu la solitude en contact avec une nature épargnée a ainsi pu retarder le moment d'entrer dans le monde des grandes personnes. Alors ses expériences de frayeur et d'émerveillement mêlés sont autant d'opérations d'amours. Ainsi l'apprentissage de la solitude enfantine est-il un bien précieux entre tous, une liberté sauvage qui fait croire à l'indifférence alors qu'elle révèle un univers *autre*. Celui qui n'a pas vu un petit enfant converser avec des créatures qu'il est seul à voir et dont la réalité ne fait pas plus de doute que celle de ses interlocuteurs en chair et en os, celui-là ne peut parler de l'enfant. En revanche, le poète le peut ; il ne fait du reste autre chose que de travailler à retrouver l'unité perdue ; comme l'enfant, il réconcilie l'homme avec la nature dans une vision où le mental est dissout.

Merci Walther Bellotto !

E. G.

ORIA. — L'Évangile de la Colombe. — Montségur, Editions de l'Osiride Jean Curutchet, 1981.

Dédié «à l'Oiseau et à la Flèche qui l'atteint», édité en pays cathare, cet Évangile des temps nouveaux ne se prête guère à un compte-rendu explicite. Il est jaillissement lyrique et l'enseignement voilé qu'il contient est transmis de bouche à oreille au chercheur.

Ce chercheur est un «Cavalier» en quête d'initiation, sur sa capricieuse monture symbolique, arpentant indéfiniment cette «planète bleue» dont «la valse triste émeut le ciel» et sur laquelle vainement se prolonge une «guerre de masques».

Ni dieu, ni ange, ni homme, l'initiateur est un être étrange, un androgyne fragile à l'apparence enfantine qui se nomme tantôt Yâhal et tantôt Yahâlia. Son symbole, le triple oiseau analogue au Yin - Yang chinois complété par un mystérieux terme trinitaire, est révélateur du sens de sa mission : porteur d'un message de l'Esprit à un monde démentiel, il exalte et terrorise à la fois. On aura compris qu'il s'agit d'un Traité de l'Unité assez insolite écrit dans un style ailé puisqu'il s'agit de la Colombe, symbole de l'Esprit Saint, dépourvu toutefois de références chrétiennes et expressément situé en dehors des religions. Ce message ne saurait inquiéter ceux qui ont dominé leur peur et il surgit de cette mythologie vivifiante et harmonieusement rythmée une joie sans objet qui transcende les conflits psychiques et qui est, faut-il le rappeler, à la base de notre propre recherche. Comme d'autres messages des temps nouveaux, le mystérieux envoyé rend hommage à la Grande Mère qui «berce le monde afin que se brise la coquille de l'Amour futur».

Mais qu'en est-il de la quête du Cavalier ? Au départ attiré et déconcerté par l'étrange langage de son guide, tantôt éclairé d'intuitions fugitives et tantôt désespéré jusqu'à l'abandon, il nous persuade que l'itinéraire initiatique n'est nullement euphorique et que le message essentiel n'est pas aisé à déchiffrer et encore moins à vivre... Témoin ce dialogue significatif :

- « J'ai mis ton masque à terre ! »
- Je ne me vois plus !
- Parce que tu deviens transparent ...
- Je ne comprends plus !
- Parce que ton mental se retire ...

- Tu me noies, Yahâlia !
- *Je te baptise*
- Tu me brûles !
- *Je te fonds ... pour couler une Coupe à Sa mesure...*

L'envoyé vient d'ailleurs, il n'est pas *du monde* au point qu'un médiateur s'impose : sur la montagne sacrée où l'on ne sait lequel des deux a conduit l'autre, vivant dans une clairière habitée par des animaux familiers et traversée par le vol imprévisible et signifiant de la Colombe, un Vénérable Sage traduit en langage de Connaissance, dans une forme accessible à l'ignorant, le discours ailé qui ne sait pas, tant il est étranger au monde, distinguer le «Bien» du «Mal»...

Lentement, douloureusement, l'énigme se dissipe et l'adepte, déchiré par les épines du chemin, suit enfin le conseil du Sage : «Va et dévêts-toi de toi-même !» Après la mort du Vénérable et la disparition de l'Enfant divin, il sera de ceux qui diffuseront le message : il a compris le Chant de la Rivière et reconnu sa source unique...

Et l'on n'est pas surpris d'une étrange rencontre entre Yâhal et un sombre personnage épisodiquement présent :

— «TU ES MOI», dit l'envoyé divin à celui que nous sommes libres d'identifier au Prince du monde...

Et ceux d'entre nous qui demeurent douloureusement concernés par le drame cathare peuvent également se convaincre que, sur leur montagne sacrée, les Parfaits d'antan avaient résolu cette énigme qui tant tourmentait leurs fidèles et qui était à l'origine de leur quête comme elle commande aujourd'hui la nôtre.

Il existe, dans le temps relatif, ce qui peut, aux yeux humains, paraître un combat. Mais, dit le texte : *Le vit comme un combat ce qui n'a pas l'âge de le vivre comme «échange d'amour».*

Paule SALVAN



## DISCOGRAPHIE

Il serait bien hasardeux de notre part de vouloir prétendre recenser, dans une telle rubrique, les chanteurs d'inspiration gnostique et d'en faire en quelque sorte l'exégèse, étudiant le cheminement personnel et l'inspiration de chacun afin d'en apprécier l'authenticité...

Ce travail serait certainement enrichissant et passionnant mais il dépasse les possibilités du «critique» isolé. Il n'a ni réellement le temps, ni surtout les moyens de se procurer assez d'enregistrements pour qu'une telle étude puisse jamais se prétendre complète.

Nous ne pouvons donc parler que de ceux que nous connaissons, pour les avoir maintes fois écoutés au gré de notre propre disponibilité, les découvrant progressivement dans leur véritable profondeur, «au-delà de leurs mots» et de leur musique, «branchée» sur le Verbe ! Nous les avons écoutés jusqu'à ce que la «matière des mots» échappe à son état, jusqu'à ce que nous nous identifions à leur Muse elle-même !

Comment alors faire part à d'autres d'une telle expérience sans en atténuer irrémédiablement la «qualité» ?

Aussi, la seule chose que nous puissions tenter dans une telle démarche n'est, en fait, que d'essayer de provoquer chez le lecteur le désir de découvrir à son tour cette possibilité, qu'il prenne conscience (s'il en était encore besoin) qu'il n'y a pas que le silence des livres et de la méditation qui soient, seuls, propices à la «métancïa»: le déferlement sonore de nos chaînes Hi-Fi peut aussi contribuer à l'illumination !

Nous devons donc nous «contenter» de ceux dont les paroles nous sont déjà parvenues (étant entendu que la totalité d'une telle «production» ne nous sera accessible que progressivement, au gré de nos découvertes).

Citons alors, Julos Beaucarne, Yves Simon, Gérard Manset. Chacun de leurs albums possède — à un degré différent — une part souvent importante de cette Vérité que nous «cherchons».

Nous ne pouvons pas non plus ignorer ce même souffle qui parfois traverse — timidement il est vrai — la poésie de Maxime Le Forestier, Serge Reggiani, Greame Allwright, Michel Corrige, Areski et Brigitte Fontaine, Bill Deraime, Hubert Félix Thié-

faine (malgré son humour très saignant) et tout récemment Hervé Cristiani. Nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir.

Mais actuellement, à notre connaissance, aucun, sauf Beau-carne peut-être, n'atteint le niveau de Morice Bénin <sup>(1)</sup> (en ce qui concerne notre sujet s'entend). Il est le plus lumineux de tous. Chacun de ses albums est à «écouter-méditer» et il est bien difficile lorsqu'on l'aborde de ne pas être tenté d'acquérir rapidement tous ses disques !

«Apocalypse», par son sous-titre «Révéler ce qui était caché», devrait attirer plus d'un de nos amis, mais comment ignorer «Passage», «Je vis» et «Sémaphores» où le poète nous invite à incarner nos contraires, à faire le vide, à arrêter de vouloir et de nous agiter, à refaire le «chemin» à l'envers, à tenter l'expérience du corps... et du sexe, pour, en fin de compte, prendre conscience du Tout à travers le «rien» et que ce, qu'on cherche dehors est peut-être bien dedans.

Presque tout serait à citer tant le parallèle entre sa poésie et notre évangile gnostique est évident... Un numéro entier des Cahiers y suffirait à peine !

Mais nous avons aussi appris (ou désappris) qu'il faut laisser à chacun la chance de faire ce genre de découverte par lui-même, car c'est sans doute ainsi que notre esprit en «risque d'impuissance» se régénère le plus sûrement («perdu» dans ma solitude, JE découvre — à travers l'Autre — la Réalité de l'UN).

Il s'agit donc de se laisser porter vers cette source d'enrichissement supplémentaire et de «voir» qu'elle peut — et doit — pouvoir transformer la relation que nous avons les uns avec les autres (par l'intermédiaire des Cahiers entre autre) et nous offrir — et aux jeunes en particulier qui en sont friands — une possibilité supplémentaire de percevoir l'Autre à travers ses chants, ses cris et sa musique !

Qui, amateur de chansons, ne s'est jamais penché sur le fait que les amis que nous recevons «aiment bien» certains disques que nous leur passons... Qu'il est bon alors d'en discuter et d'essayer de comprendre pourquoi nous avons senti nos tripes «bouger», notre «cœur chavirer»... Combien de disques n'ont-ils pas été prêtés, de cassettes enregistrées! Ainsi progresse la Parole!..

A ce niveau, la chanson privilégie la communication en la désintellectualisant: (J'ECOUTE avec toi), alors que le livre, aussi «planant» soit-il, fait souvent l'inverse: «Je lis seul» et je

chercherai APRES à en parler avec d'autres... (à condition encore qu'ils ne soient pas rebutés par l'aspect ésotérique du sujet) ! Ces deux démarches, bien que différentes, sont, sans doute, appelées à se compléter étroitement...

Telle est, à notre avis, la raison profonde de cette « rubrique ». Elargir encore davantage le cercle de « ceux qui cherchent » (parfois inconsciemment), sans être tentés de brandir, en ultime recours, l'évangile de Thomas dans le but de vouloir « convertir les foules » ! Nous savons trop ce qu'une telle entreprise (missionnarisme) a pu engendrer comme folies suicidaires ! Mais comment aussi ne pas vouloir sortir de l'isolement dans lequel nous nous trouvons ? La chanson est très certainement un moyen d'ouverture qu'on ne peut plus sous-estimer !

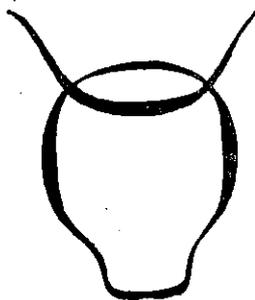
François

« Rien ne peut être dit  
en dehors de ce qui a déjà été dit  
rien ne peut être fait  
en dehors de ce qui a déjà été fait  
pourtant je dis  
pourtant je fais  
pourtant j'embrasse  
cette ronde insensée  
j'agis, je dis, je fais  
sans savoir si c'est bien moi  
qui le dis, qui le fais  
«Fais ce qu'il dit, dis ce qu'il fait» :  
De moi à moi les ponts sont coupés  
c'est l'immensité du désert  
de moi à moi la source est tarie  
de moi à moi c'est la folie  
le dialogue des vers de yerre  
cherchant désespérément la mer !

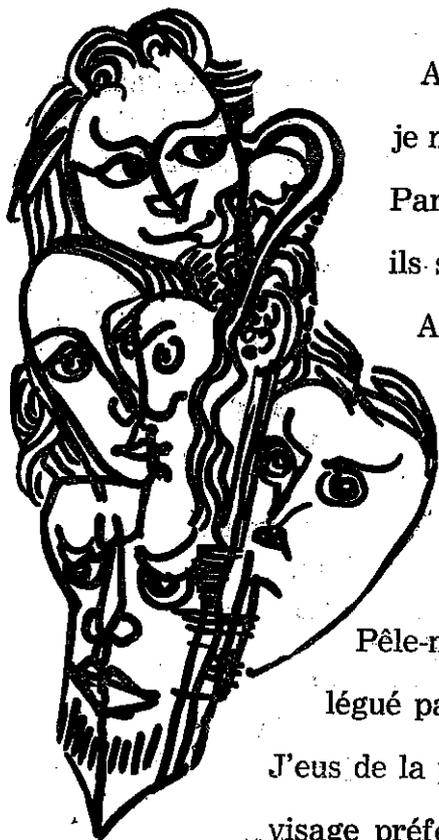
Rien ne peut être dit  
sans l'oreille de l'autre  
tendue vers ce que tu dis  
Rien ne peut être fait  
sans les yeux de l'autre

portés sur ce que tu fais  
Alors tu dis  
alors tu fais  
pour cette oreille, ce regard passagers  
Alors tu dis, alors tu fais  
et je suis là pour te dire ce que je vois  
de ce que tu fais  
ce que j'écoute de ce que tu dis :  
De toi à moi les ponts sont dressés  
c'est la palmeraie dans le désert  
De toi à moi on lève les verres  
de toi à moi c'est la lumière  
flottant sur la mer  
tendue vers l'Eternité  
de la Parole et de l'Acte à jamais recommencé »  
Môrice Bénin (Moi-dire ? Moi-faire ?.. « Apocalypse »)

- (1) Discographie: Production «A.B.A» BP n° 1 32410 Castéra - Verduzan.  
«Je vis» : BEN 02  
«Passage» : BEN 07 (Décembre 1979)  
«Apocalypse» BEN 08 (Février 1980)  
«Sémaphore» : BEN 07 (Décembre 1981)



# POESIES



Alors que je dormais sur ma tête repliée,  
je me vis accablée sous le poids de mes visages.  
Par quel céleste scalpel soudain décollés,  
ils se mirent à rouler sur le plancher.

Avec stupeur, je reconnus Désir fané d'être  
souvent porté. Près de lui chatoyait  
encore Espoir, aux côtés d'Orgueil luisant  
d'avoir été à la hauteur. Plus loin je repérai  
Solitaire, si chétif qu'il en était maladif.

Pêle-mêle rampaient, déjà décomposés, Tourment  
légué par les ancêtres et Désespoir défiguré d'avoir pleuré.  
J'eus de la peine à dégager, presque gommé, mon  
visage préféré. Il me reconnut, effaça son sourire.  
C'est alors que je me réveillai, filant par les trous de son nez,  
delestée même du poids des étoiles.  
Et pourtant prête à réenfiler mes visages,  
ceux du jour et de la nuit.

Nanoune

## Le Cep extirpé

On a du mal à parler  
à la première personne  
de plus en plus de mal  
Le personnage qu'on a tant chéri  
qu'on a cru très puissant  
s'est révélé peu à peu inconsistant

Faut-il en parler encore  
et qui peut en parler ?  
Celui qui a autorité  
se contemple dans les formes changeantes  
qui ne sont immobiles qu'au regard attardé  
L'eau tranquille et la pierre compacte  
sont vibrantes d'énergie  
et ce corps n'est tel  
qu'en raison des turbulences psychiques  
qui nous font confondre l'immuable et le passager  
l'être avec le rêve d'être  
Parler à la première personne  
devient dès lors redoutable  
à moins d'inconscience  
En proférant JE l'Etre se nomme  
En se nommant il se donne  
En se donnant il se révèle  
En se révélant il nie  
tout ce qui n'est pas Lui  
Ainsi JE est présence réelle  
présence unique de l'Un  
JE ne tolère le reflet  
que pour l'assimiler aussitôt  
JE abolit la distinction  
On peut dès lors dire JE  
si l'on sait de qui l'on parle

E.

